

Rigoberta Menchú se souvient de son arrivée à Ciudad de Guatemala

Rigoberta Menchú, reçut le Prix Nobel de la Paix en 1992 pour son activité en faveur de la population indigène du Guatemala. Elle se souvient de son arrivée à Ciudad de Guatemala, la capitale du pays.

Je me souviens que mes vêtements étaient en bien mauvais état, parce que je travaillais comme ouvrière agricole dans la grande propriété ; ma jupe était toute sale et je portais une très vieille tunique. J'avais une petite cape et c'était la seule que je possédais. Je n'avais pas de chaussures. Je n'avais même jamais essayé une paire de chaussures.

L'épouse du maître était à la maison. Il y avait une autre servante qui s'occupait des repas et mon travail consisterait à faire le ménage. La servante elle aussi était indigène mais elle avait abandonné les vêtements traditionnels. Elle était habillée à l'européenne et parlait espagnol alors que moi je ne connaissais pas la langue.

À mon arrivée, je ne savais pas quoi dire. Je ne parlais pas espagnol mais je le comprenais un peu. À cause de tous les contremaîtres qui nous donnaient des ordres, qui nous maltraièrent et qui nous répartissaient les tâches. Beaucoup sont indigènes, mais ils ne veulent pas parler leur langue maternelle comme nous le faisons parce qu'ils se sentent différents des ouvriers agricoles. Bref, je comprenais l'espagnol mais je ne le parlais pas.

La patronne appela la servante : occupe-toi de cette petite ; conduis-la dans la pièce du fond. Elle arriva et posa sur moi un regard indifférent. Elle me dit, viens par ici. Elle me conduisit jusqu'à la pièce où on rangeait des tas de boîtes, de sacs en plastique dans lesquels on mettait aussi les ordures. Il y avait un petit lit, on me le descendit on mit une petite natte sur le lit, on me donna une couverture et on me laissa là. Je n'avais absolument rien d'autre pour me couvrir.

Plus tard la patronne m'appela. Je me souviens que le premier soir, je ne savais pas quoi faire. C'est à ce moment-là que j'éprouvais moi aussi ce que ma soeur avait déjà ressenti. Bien sûr ma soeur travaillait pour un autre patron. Alors on m'appela. En guise de nourriture on me donna quelques haricots et quelques galettes de maïs toutes dures. Il y avait un chien à la maison. Un beau gros chien tout blanc. Et je vis la servante préparer le repas du chien : des morceaux de viande, du riz; les restes de ce que les maîtres avaient mangé. Et à moi on m'avait donné quelques haricots et quelques galettes de maïs toutes dures.

Cela me faisait énormément de peine ; le chien avait très bien mangé et moi je ne méritais pas la même chose que le chien. Je mangeai donc, j'étais habituée. Je n'enviais pas le repas du chien, parce qu'à la maison, je n'avais que des galettes de maïs avec du piment, du sel ou de l'eau. Mais je me sentais mise à l'écart. J'étais moins bien traitée que l'animal de la maison.